

Quand on ne possède qu'un seul bien

Mauricio Segura

Numéro 83, hiver 2021

L'art (presque perdu) du dialogue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Segura, M. (2021). Quand on ne possède qu'un seul bien. *L'Inconvénient*, (83), 42–44.

Quand on ne possède qu'un seul bien

ESSAI **Mauricio Segura**

Je remarque depuis une dizaine d'années, dans les débats publics qui animent les sociétés dont je suis l'évolution (pour l'essentiel, quelques pays des Amériques et de l'Europe), qu'il est de bon ton de tourner le dos au dialogue. Un nombre grandissant de citoyens, qu'ils participent ou non à la discussion publique, semblent séduits par l'idée voulant que le dialogue soit une perte de temps (« nous attendons des changements depuis des décennies, pourquoi faudrait-il croire maintenant nos interlocuteurs ? »), voire un guet-apens grâce auquel le clan adverse ou le gouvernement reporte le débat, l'envoie aux calendes grecques. Au nom d'une cause ou d'un principe, ces citoyens sceptiques se font un devoir de couper court à toute forme de discussion, puisque cela ne vise au fond, selon eux, qu'à défendre insidieusement le statu quo.

Si d'aventure quelqu'un, essayant de rester au-dessus de la mêlée, dit croire au dialogue dans la cité, il est raillé et traité de bien des noms, notamment d'*idéaliste* (dans le sens commun du terme), à savoir un individu doté non seulement d'une naïveté

qui le rend servile, mais d'une incapacité à évaluer les enjeux politiques.

Cet état de fait me rappelle mes premières années d'étudiant au doctorat dans la deuxième moitié des années 1990. Comme je m'intéressais à la rhétorique dans les discours politiques, j'avais lu avec grand intérêt *The Rhetoric of Reaction* d'Albert O. Hirschman (en français, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*), paru en 1991 et qui avait connu un beau succès d'estime. Le professeur de Princeton s'inquiétait déjà de la mésentente persistante entre les *liberals* et les conservateurs aux États-Unis, entre les progressistes et les réactionnaires.

L'essai présente la rhétorique des polémistes, penseurs et politiciens conservateurs du 19^e et du 20^e siècle, en détaillant l'idéal type de cette pensée traversée, selon l'auteur, par trois sortes d'arguments. Le premier argument est la thèse de l'« effet pervers », voulant que rien ne sert de lancer une réforme puisque les effets nocifs de celle-ci annuleront, au bout du compte, tout bénéfice. L'« inanité », elle, consiste à défendre l'idée que toute nouvelle politique est incapable d'engendrer de réels chan-

gements, tandis que l'argument de la « mise en péril » prétend que tout changement est, tout bien considéré, plus dangereux qu'avantageux.

Dans les dernières pages de son essai, le professeur Hirschman surprend le lecteur avec cette réflexion : « En matière de rhétorique, les "réactionnaires" n'ont pas le monopole du simplisme, du ton tranchant et de l'intransigeance. Leurs homologues "progressistes" sont sans doute tout aussi doués à cet égard¹. » L'auteur dévoile alors les trois principes rhétoriques privilégiés par les progressistes, sorte de pendant contraire de la rhétorique réactionnaire. Ils recourent à répétition à l'argument de la « synergie » voulant que tout nouveau programme s'alliera à merveille au système déjà en place. Ils estiment que la situation comporte un « danger imminent » et qu'il faut donc agir de toute urgence. Enfin, ils prétendent être au « diapason avec l'Histoire », laquelle, nous assurent-ils, indique elle aussi de passer à l'action au plus vite.

Je suis d'avis que cet essai n'a rien perdu de sa pertinence : les raisonnements qui y sont décrits expliquent en bonne partie la dynamique de dialogue de sourds qui a cours aujourd'hui, dans les médias de masse et les réseaux sociaux. Cependant, me semble-t-il, un nouveau phénomène est apparu depuis la publication de cet essai, qui se manifeste surtout aux extrémités du spectre politique.

L'extrême droite, qu'elle s'abreuve ou non au complotisme, se montre aujourd'hui en Occident étonnamment optimiste quand vient le temps de décrire la synergie possible entre les mesures qu'elle propose, souvent tirées par les cheveux, et celles déjà en place. Et pour cause, puisque, comme les médias de masse ne cessent de la discréditer en montrant l'illégitimité de ses arguments, cette tendance politique doit se montrer flexible si elle espère continuer à recruter des adhérents. Cette même droite, dans sa lecture particulière et souvent mensongère de l'Histoire, ne cesse de brandir la menace d'un ensemble de dangers imminents qui seraient à nos portes : perte de libertés individuelles, surveillance électronique pouvant mener à un État totalitaire, immigration massive mettant en péril tous nos acquis, déclin économique alarmant – enfin, on connaît la chanson, dont le couplet nous met parfois en garde contre un terrifiant groupe de pédophiles satanistes... En tout état de cause, il faut bien reconnaître à cette tendance

politique son étonnante faculté d'accommodement, qui du reste explique sa popularité croissante.

L'extrême gauche, quant à elle, soutient que les institutions (contentons-nous de citer deux exemples : le corps policier et le système judiciaire) sont si dysfonctionnelles et, dans certains cas, tellement corrompues qu'il est inutile de proposer des réformes qui, de toute façon, sont vouées à l'échec. Si bien qu'il vaut mieux *se faire justice soi-même*. Cette tendance politique souffre de tels accès d'indignation ou d'un tel dépit, c'est selon, qu'elle en est venue au fil du temps à se persuader que le dialogue était une sorte de venin que les détenteurs du pouvoir tentaient de lui faire avaler. C'est pourquoi, parfois à son corps défendant, elle a choisi de se cantonner ces dernières années dans une bouderie pleine de ressentiment.

Une inversion des rôles s'est donc produite dans les débats de la cité. La droite la plus radicale singe le volontarisme d'autrefois de la gauche, alors que cette dernière fait sien le refus de débattre qui caractérisait les conservateurs de naguère. Nouvelle variante de la théorie du fer à cheval brillamment décrite par Jean-Pierre Faye ? Je le crois.

•

Les phénomènes sociologiques généralement mentionnés pour expliquer la polarisation politique actuelle sont nombreux et assez connus. Permettez que je m'arrête à trois d'entre eux.

La démocratisation de l'éducation, qui a suivi la Seconde Guerre mondiale dans la plupart des pays occidentaux (et dans certaines nations de l'hémisphère Sud), a permis à une masse critique de citoyens de participer plus activement aux débats publics. Phénomène qui a de quoi réjouir, il va sans dire. Or, l'école a-t-elle su équiper convenablement ces masses (dont plusieurs d'entre nous font partie) à participer à la discussion publique ? Sinon, comment expliquer la tendance au manichéisme, aux bons sentiments, au didactisme, au diabolisme et à l'injure qui prévaut actuellement dans les échanges ?

Par ailleurs, nous baignons dans l'univers des médias audiovisuels de masse et des relations publiques généralisées, avec tout ce que cela implique de confusion entre le bien commun et les lois du marché. De ce point de vue, un journal quotidien est aujourd'hui plus que jamais une entité intrinsèquement

contradictoire, puisque sa mission est d'informer (selon une éthique déontologique qui vise le bien public) tout en veillant à ses propres intérêts. On se souvient de l'inquiétude qu'éprouvait Hannah Arendt lorsqu'elle constatait que telle dérive politique ou idéologique menaçait tel « espace public » – notion qui, à ses yeux, assurait à la fois le bon fonctionnement de l'action politique et celui de la démocratie. Que dirait-elle du rétrécissement des « espaces publics » qui a cours aujourd'hui, au profit de ces *simulacres d'espaces publics* que sont les mal nommés « réseaux sociaux » ?

Enfin, la précarisation généralisée du marché de l'emploi, processus qui n'a cessé de s'accroître depuis les années 1980, y est pour beaucoup dans la méfiance tout aussi généralisée qui sévit aujourd'hui dans une part non négligeable de l'opinion publique. Le dialogue est difficile à envisager pour des citoyens qui doutent de l'intégrité de leurs institutions, de leurs élus, voire de leur entourage.

•

Dans « L'autre duel » de Jorge Luis Borges, à la suite d'une discussion avec un vieil ami – laquelle sert à présenter un récit-cadre, procédé présent dans la plupart des nouvelles du recueil *Le rapport de Brodie* –, le narrateur relate l'histoire de deux gauchos, Cardoso et Silveira, dont la relation est empreinte d'animosité, puis au fil du temps de haine. Le motif de leur discorde n'est jamais clarifié, comme s'il n'avait qu'une importance anecdotique. Tout au plus le narrateur hasarde-t-il quelques hypothèses : l'un a-t-il chipé un animal à l'autre, puisque leurs prés sont contigus ? L'un a-t-il poussé l'autre en bas de sa monture pendant une course ? Dans tous les cas, comme le dit le narrateur, « l'origine d'une haine est toujours mystérieuse² ». Un jour, comme ils se désaltèrent à un bar, une révolution éclate et les deux gauchos sont enrôlés de force dans une escouade de guérilleros. La patrie a besoin d'eux, la tyrannie du gouvernement est devenue intolérable, leur dit-on. Pendant la guerre, ils rongent leur frein, dans l'attente du moment où ils pourront se livrer à un duel en bonne et due forme.

Hélas, ils sont faits prisonniers, mais un capitaine du camp adverse, les reconnaissant et se souvenant de leur vieille rivalité, leur promet d'organiser une course à pied afin qu'ils puissent se mesurer l'un à l'autre, à la condition de les égorger auparavant. Les deux gauchos ont une telle soif de vengeance qu'ils acceptent cette sinistre proposition. On leur tranche donc

la gorge, ils ont le temps de faire quelques pas avant de s'effondrer. Dans sa chute, Cardoso tend le bras, ce qui techniquement en fait le vainqueur – toutefois, il meurt sans s'être rendu compte de sa victoire. Cette fin, la plus cruelle parmi les nouvelles de Borges, décrit toute l'irrationalité d'une escalade de violence, l'absurdité et l'horreur que peut générer la haine.

Mais au-delà de ce dénouement, ce qui étonne le plus dans ce récit, c'est le passage suivant, qu'on peut lire dans le premier tiers du texte : « À l'époque, en de tels accrochages, l'homme provoquait l'homme, le couteau appelait le couteau ; un trait singulier de cette histoire est que Manuel Cardoso et Carmen Silveira avaient eu l'occasion de se rencontrer plus d'une fois dans la montagne, au crépuscule ou à l'aube, et que, jusqu'à l'épilogue de cette histoire, ils ne s'étaient jamais battus. Peut-être leur haine était-elle dans leur pauvre vie rustique leur seul bien, aussi l'accumulaient-ils jour après jour. Sans s'en douter, chacun d'eux était devenu l'esclave de l'autre³. »

Non seulement Cardoso et Silveira n'ont jamais voulu désamorcer leur conflit, mais ils l'ont sciemment alimenté à chacune de leurs rencontres par des insultes, des sarcasmes et des humiliations. Dans ce contexte, le dialogue se présente comme une occasion de creuser encore plus le fossé entre son adversaire et soi, et la haine, comme une façon de combler le vide de sa vie, une manière de lui donner un sens. Il me semble que Borges met ici le doigt sur un aspect fondamental et négligé des discordes : le culte de la haine, « seul bien » de tant de « polémistes », source de plaisir macabre, est soumission à l'autre en même temps que souhait de sa disparition, ce qui le rend profondément paradoxal et humain.

Et si la voie de la haine – de soi, de l'autre – était la plus grande tentation de l'homme aujourd'hui, condamné à vivre comme un paria sans transcendance ? Je crois, comme Hannah Arendt, que lorsque l'homme moderne s'est détourné de tout désir d'immortalité – entendue comme reconnaissance à la fois de son legs et des héritiers qui lui survivront –, une part de lui a cessé de dialoguer, une part de sa pensée s'est sclérosée dans un immobilisme que nous regrettons encore. ■

1. Albert O. Hirschman, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Fayard, 1991, p. 239.

2. Jorge Luis Borges, *Le rapport de Brodie*, Gallimard, 1972, p. 102.

3. *Ibid.*, p. 102-103.